

Thème Capes 2009-2010 – Recueil de textes

Thème N° 1 : Muriel Barbery, *L'élégance du hérisson*, 2006. [324 mots : sujet du concours 2009]

Je levai la tête, en un mouvement insolite qui me donna presque le vertige, et croisai un regard. Renée. Il s'agissait de moi. Pour la première fois, quelqu'un s'adressait à moi en disant mon prénom. Là où mes parents usaient du geste ou du grondement, une femme, dont je considérais à présent les yeux clairs et la bouche souriante, se frayait un chemin vers mon cœur et, prononçant mon nom, entraînait avec moi dans une proximité dont je n'avais pas idée jusqu'alors. Je regardai autour de moi un monde qui, subitement, s'était paré de couleurs. En un éclair douloureux, je perçus la pluie qui tombait au-dehors, les fenêtres lavées d'eau, l'odeur des vêtements mouillés, l'étroitesse du couloir, mince boyau où vibrerait l'assemblée des enfants, la patine des portemanteaux aux boutons de cuivre où s'entassaient des pèlerines de mauvais drap - et la hauteur des plafonds, à la mesure du ciel pour un regard d'enfant.

Alors, mes mornes yeux rivés aux siens, je m'agrippai à la femme qui venait de me faire naître.

— Renée, reprit la voix, veux-tu enlever ton surôit ?

Et, me tenant fermement pour que je ne tombe pas, elle me devêtit avec la rapidité des longues expériences.

On croit à tort que l'éveil de la conscience coïncide avec l'heure de notre première naissance, peut-être parce que nous ne savons pas imaginer d'autre état vivant que celui-là. Il nous semble que nous avons toujours vu et senti et, forts de cette croyance, nous identifions dans la venue au monde l'instant décisif où naît la conscience. Que, pendant cinq années, une petite fille prénommée Renée, mécanisme perceptif opérationnel doué de vision, d'audition, d'olfaction, de goût et de tact, ait pu vivre dans la parfaite inconscience d'elle-même et de l'univers, est un démenti à cette théorie hâtive. Car pour que la conscience advienne, il faut un nom. Or, par un concours de circonstances malheureux, il apparaît que nul n'avait songé à me donner le mien.

Thème N° 2 : Sébastien Japrisot, *Un long dimanche de fiançailles*, 1991 [325 mots]

Notes

1. **Contexte** : il s'agit de la guerre de 14-18. Des soldats condamnés pour auto-mutilation doivent subir un châtiment peu habituel : ils seront poussés dans le « No man's land » pour y mourir ou y être tués par l'ennemi. Le narrateur est un sergent chargé de les conduire au lieu d'exécution de la peine.
2. En général, on ne traduit pas les noms propres, mais vous traduirez ici le nom « Bingo Crépuscule ».
3. *Boyaux* : pas d'équivalent « direct » pour cette métaphore lexicalisée désignant les tranchées. Il s'agit ici d'une variante sur le mot « tranchées » pour désigner le système des tranchées à cet endroit.

J'ai fait de nouveau lier les prisonniers, bras dans le dos, comme il m'était ordonné. Je ne voyais pas l'utilité de le faire, ils étaient trop fatigués et nous étions trop nombreux pour que l'un d'eux tente de s'enfuir, mais finalement c'était mieux ainsi, cela nous évitait, en cas de bêtise, d'avoir à tirer.

Nous avons marché vers Bouchavesnes, les prisonniers en file, chacun encadré de deux soldats. La tranchée de première ligne où je devais les conduire portait un numéro mais, à la guerre, il en allait des tranchées comme des bonhommes, on retenait plus facilement les surnoms. Celle-là, on l'appelait, ne me demandez pas pourquoi, Bingo Crépuscule. A l'entrée des boyaux, après deux kilomètres d'une route crevée par les obus, dans un paysage où n'existait déjà plus ni maison, ni arbre, ni rien que la neige, un soldat nous attendait pour nous guider, en train de blagasser avec des artilleurs.

Les lacs, ensuite, nous ont semblé interminables, on pataugeait dans la boue et les prisonniers avaient toutes les peines à marcher. A chaque instant, il nous fallait les soutenir. Le caporal Six-Sous est tombé dans une flaque. On l'a remis debout, il ne s'est pas plaint. J'avais honte, comme le chef des dragons qui m'avait parlé au village, d'emmener ainsi, misérables, cinq des nôtres sous les regards des bonhommes qui attendaient de monter en ligne ou en descendaient, plaqués contre les parapets pour nous livrer passage. Le soleil était une grosse boule rouge dans le ciel d'hiver, il éclairait de ses reflets sans chaleur, par-delà nos lignes et la plaine enneigée, la saignée noire et sinueuse des positions allemandes. Tout était

silencieux, plus étrangement que je ne l'ai jamais connu à la guerre. Seul un chuchotement s'élevait de loin en loin, comme partout sur le front, pour demander de faire attention au fil du téléphone, parce que ce fil, où nous allions, était tout ce qui reliait les hommes au monde des vivants.

Thème N° 3 : Eric Chevillard, *Oreille Rouge*, 2005 [305 mots]

Il va y aller. C'est encore le plus sûr moyen d'en revenir. Alors il se fera passer pour un autre homme. Un homme nouveau. L'Afrique m'a changé complètement. J'étais ceci, je suis cela. J'étais Blanc et je suis Noir. Il s'entend déjà dire : point de vie qui vaille sans la rude expérience de l'Afrique. Et : on croit connaître l'Afrique par les journaux, par les reportages, mais non, rien, laissez-moi rire. Il faut être allé là-bas.

Il faut avoir vécu là-bas pour savoir vraiment ce qu'est l'Afrique.

Il s'entend déjà dire : soumetts ta vie à la rude épreuve de l'Afrique. Va chercher ta vérité en Afrique. Renoncez à vos habitudes, bourgeois, à votre bonheur écœurant, morbide, allez en Afrique. Toi qui doute, toi que te complais dans le désespoir frivole et l'amertume, va plutôt en Afrique. Prends le risque de l'Afrique. Et il écrira *Mon Mali*.

Il écrit ordinairement au crayon sur des feuilles volantes. Ce n'est pas l'idéal, en voyage. On doit pouvoir écrire sur ses genoux. On doit pouvoir écrire coudes au corps dans la foule. On doit pouvoir écrire dans la nuit, à la lueur d'une lampe-tempête ou d'une allumette. Et encore sur un arbre perché. Allongé dans l'herbe. Dans un creux de sable ou de terre. Il songe à acquérir un petit carnet de poche.

Noir, recouvert de moleskine, avec un élastique en guise de fermoir.

En attendant, il vient de recevoir son passeport. J'ai dû le faire refaire, dit-il. Mais c'est évidemment la première fois qu'il possède un passeport. Il attrape l'objet plat par un angle et l'agite devant son visage, puis tapote avec la paume de sa main gauche. Il caresse du bout des doigts la couverture lisse et luisante, très légèrement grenue. Jusqu'alors il n'avait connu ces sensations extrêmes qu'en dorlotant son livret de caisse d'épargne.

Thème N° 4 : Jean-Christophe Rufin, *Globalia*, 2004 [307 mots]

Ron Altman ne passait pas inaperçu. Avec son pardessus bleu trop long, boutonné de haut en bas, et l'écharpe grise qui lui emmitouflait le cou, il semblait ne tenir aucun compte du beau temps permanent qui était maintenu à longueur d'année au-dessus de Washington. A quoi cela servait-il qu'une climatisation rigoureuse assure une température douce et agréable sous les immenses bulles de verre qui couvraient la ville, si c'était pour se harnacher comme à l'époque où existaient des saisons (l'une d'entre elles s'appelait « l'hiver », mais ce nom n'était désormais plus utilisé qu'au figuré) ?

Son accoutrement n'était pas la seule singularité de Ron Altman. Il fallait voir aussi comment il marchait à petits pas, dodelinant légèrement de la tête. Le plus repoussant surtout dans sa personne était sa barbe blanche, clairsemée et soyeuse, ridiculement peignée. De maigres cheveux de la même couleur ivoire se dressaient en bataille autour de ses tempes dégarnies, luisantes, sous lesquelles battaient de tortueuses artères. Dans une société qui donnait à chacun la possibilité d'un plein épanouissement jusqu'aux âges les plus avancés de la vie, un tel laisser-aller relevait de la provocation. Les femmes habillées de textiles fluo, le corps et le visage tenus dans une éternelle jeunesse grâce au sport et à la chirurgie, lui décochaient des regards venimeux quand elles apercevaient sa silhouette au loin. Elle leur rappelait sinistrement leur âge quand elles faisaient tout pour l'oublier. Plus personne n'aurait osé imposer aux autres une telle image de sénilité bourgeoise. Exhiber avec tranquillité son abandon à la lenteur, à la frilosité, aux marques que le temps imprime sur le corps; revendiquer ouvertement son mépris du mouvement, de la couleur, de la santé, en un mot des règles de la vie sociale, était une insulte à la collectivité que tout autre aurait payé d'un rigoureux bannissement. Mais c'était Ron Altman.

Thème N° 5 : Didier Decoin, *Lewis & Alice*, 1992. [464 mots]

*Du Révérend Charles Lutwidge Dodgson
- dit aussi Lewis Carroll -
à Mr. Charles Dickens*

Oxford, (...) novembre 1865

5 Cher monsieur Dickens,

Le soir tombait, mais on n'avait pas encore allumé les quinquets, ce qui peut justifier mon éventuelle méprise. Et la ruelle à l'ouest de St. Aldate's était fort étroite, donc fort sombre. Et de surcroît vous marchiez de dos, les épaules enfoncées dans le manteau, la nuque basse, comme un petit homme qui craint la neige ; laquelle menaçait en effet, et d'ailleurs elle tomba vers huit heures, mais sans cohésion ni ténacité, de sorte qu'il ne reste plus ce matin que quelques pelades sous les arbres et sur les rives nord de la Tamise et de la Cherwell.

Je n'ai donc vu de vous – si tant est que ce fût jamais vous – qu'une silhouette très vague.

J'aurais dû pourtant me persuader qu'il s'agissait de vous, monsieur Dickens, marchant dans Oxford, et presser le pas pour remonter jusqu'à votre hauteur. Pour vérifier, n'est-ce pas. Un mathématicien vérifie tout, encore et toujours ; or j'enseigne les mathématiques, j'ai obtenu une mention en cette matière, et je suis depuis onze ans maintenant *Bachelor of Arts*.

Au lieu de quoi je me suis agité sur place, de la façon la plus stérile au monde : cet homme courbé qui s'éloigne, me disais-je, pourrait bien être monsieur Charles Dickens ; mais il pourrait aussi être n'importe qui d'autre, je ne sais pas, un ouvrier qui revient des hangars à bateau de Folly Bridge, un homme las d'avoir, de ses mains nues, raboté, décapé, repeint des barques pendant toute une interminable journée froide – et qu'est-ce qu'un tel homme pensera se je le dévisage sous le capuchon ? Un moulinet du bras, et il me flanquera par terre.

Je ne suis pas excessivement peureux, pourtant.

L'enseignement m'a appris qu'un professeur doit toujours adopter une attitude dominante vis-à-vis de ses élèves. Et je domine assez bien les miens, croyez-le, je vais et je viens à grandes enjambées, faisant sonner mes souliers, et je leur bourdonne autour comme une de ces grosses guêpes dont sept seulement – qu'est-ce que sept guêpes, monsieur ? – suffisent à tuer, à foudroyer un homme, et, quand ils relèvent le nez de dessus leur écritoire, je claque assez sèchement le livre ouvert don je me suis muni à cet effet, et je m'écrie : « Eh bien, monsieur Harris, peut-on savoir ce que vous espérez trouver au plafond ? » Et là, monsieur, je prends un ton parfaitement narquois pour ajouter : « L'inspiration, Harris ? Sous la forme, je suppose, d'une petite fille ailée, façon libellule ? » Cela fait rire – oh ! pas cet étourneau de Harris, bien sûr, mais les autres jeunes messieurs. Et quand on a les rieurs de son ôté, monsieur Dickens, on n'est pas loin de tenir tout le reste.

Donc, je ne suis pas plus pleutre qu'un autre.

35

Thème N° 6 : Denis Guedj, *Le théorème du perroquet*, 1998 [365 mots]

Notes

Chineur : pas de « mot juste »...

Rémiges : terme technique dont l'équivalent existe mais n'a pas cours. Il s'agit des plumes de l'aile...

Souppente : trouver une « traduction-explication » aussi courte et efficace que possible...

Max, le nez égratigné, l'oreille écorchée, la joue bleuie, le pantalon sinistré, poussa la porte de la salle à manger-salon. A onze ans. Max avait déjà l'âme d'un chineur. De ses tournées aux Puces, il rentrait chaque fois avec un objet insolite et de valeur. Cette fois, l'objet portait plumes et puait.

5 Un perroquet mal en point était juché sur sa main indemne. Max déposa l'oiseau sur le dossier d'une chaise près de la table basse où Jonathan et Léa, ses frère et sœur, finissaient leur petit déjeuner. Ils jetèrent un coup d'œil en direction du perroquet.

Haut d'une quarantaine de centimètres, il vacillait sur ses pattes sombres. Son plumage vert était maculé ; sous la poussière, on devinait que le bout des rémiges était d'un rouge vif éclatant. Ce qui

surprenait, c'était le bleu du front. Au milieu de la tache bleue, il y avait une sale blessure. L'oiseau avait du mal à garder les yeux ouverts. Deux iris d'un noir profond cerclé de jaune.

Avant tout, le laver ! L'oiseau se laissa faire, indifférent. Le paquet de coton y passa. Max nettoya les plumes, puis les pattes. Lorsqu'il voulut s'attaquer au bec, cela faillit mal tourner. Les yeux de l'oiseau étincelèrent, mais la flamme vacilla. On put croire qu'il allait s'écrouler. Il trouva la force de battre des ailes et décolla. Voletant malhabilement, il se posa sur la corniche de plâtre surplombant la cheminée et s'endormit instantanément, la tête repliée vers l'arrière,, enfouie dans les plumes du dos.

D'un seul étage, surélevée par une soupenette, la maison se déployait sur une dizaine de mètres le long de la rue Ravignan. En façade, la librairie et le garage, séparés par un couloir donnant sur une cour. Au centre de la cour, un vieux laurier ; au fond, deux ateliers d'artiste attenants.

Au-dessus de la librairie et du garage, l'appartement occupait la totalité du premier étage. Une petite cuisine à l'américaine ouverte sur une salle à manger-salon dont un mur entier était mangé par une gigantesque cheminée. Perrette occupait l'ancienne chambre de M. Ruche. Max, son plus jeune fils, régnait sur une petite pièce coincée entre des toilettes minuscules et une spacieuse salle de bains.

Thème N° 7 - Michel Déon, *Le Prix de l'Amour* 1992 [Sujet du concours 2002 394 mots]

Mrs Austin, je m'empresse de le dire, n'est pas une reine de beauté, tant s'en faut, et comme ce n'est pas ce que je lui demandais, je peux me féliciter de ses autres qualités avec la seule crainte que cette matrone ne prenne trop d'autorité dans ma vie. J'ai déjà dû lui interdire de ranger ma table de travail - "interdire" n'est pas le vrai terme, en fait je l'ai prudemment priée de ...Quand le cortège est passée sur la route, je surveillais du coin de l'œil son plumeau qui virevoltait au-dessus de mes papiers. Les plus légers, des pelures, frémissaient et menaçaient de s'envoler par la fenêtre grande ouverte. Le plumeau s'immobilisa et Mrs Austin se pencha, appuyant sa forte poitrine sur le rebord et avançant la tête, sans craindre la chute brutale de la fenêtre à guillotiner sur sa nuque frisée.

— Ils sont trois à l'accompagner, dit-elle. On ne lui savait pas tant d'amis.

— Qui?

— Mrs Champs.

Un corbillard automobile roulait lentement suivi, en effet, de trois personnes, deux hommes et une femme qui n'affichaient aucun signe de deuil. Ils se dirigeaient vers le village.

— Le révérend Caltigan ne l'enverra pas au paradis dans son oraison.

— Pourquoi?

— L'an dernier, la sachant malade, il a voulu lui rendre visite. D'un balcon, sans même descendre, elle l'a prié de déguerpir sinon elle lâcherait les chiens.

— Et qui était Mrs Champs?

Mrs Austin ouvrit la malle qui me servait de placard provisoire et me désigna des chemises et des polos sur l'étiquette desquels on lisait "Champ", la marque la plus connue d'Europe.

— Il y a déjà vingt ans que la fabrique ne leur appartenait plus, mais le label n'a pas changé.

— Son mari est du cortège?

— Il est mort il y a une quinzaine d'années. On l'aimait bien ici. Un passionné d'athlétisme. C'est lui qui a donné le terrain du stade et financé la construction. Tant qu'il a été là, nos jeunes en ont bien profité. Nous avons une bonne équipe de football, et une autre, féminine, de hockey, qui a remporté trois fois le championnat du comté et même joué à l'étranger. Ma fille était capitaine. Maintenant, elle travaille en Australie.

— Et qui l'a remplacée?

— Personne. C'est sûr que le major Champ a laissé de l'argent pour les sports, mais la vieille peau de vache a mis le testament dans sa poche et tout volé.